

(SE) RACONTER POUR FAIRE L'HISTOIRE

« La vie n'est pas ce que l'on a vécu, mais ce dont on se souvient et comment chacun s'en souvient. »
Gabriel Garcia Marquez

Collecter des récits de parcours professionnels, en faire l'analyse et la partager permet une capitalisation collective des expériences de chacun·e et favorise la création progressive d'une culture commune. La pratique se répand peu à peu au sein de coopératives, surtout en France. Nous en présentons les principes et les enjeux.

Raconter ou se raconter constitue certainement le moyen le plus universel et le plus courant pour mettre en forme son vécu. Raconter c'est partager, c'est tenter de comprendre et de se comprendre. Notre histoire devient vivante, accessible aux autres et intelligible pour



Dessin: Céline Pochon

nous-mêmes quand elle se partage. Comment l'expérience humaine peut-elle s'écrire et se transmettre? M'emparant de cette question, je vais relater ici

l'expérience d'une pratique de « capitalisation » de récits professionnels basée sur des inspirations d'éducation populaire et tenter d'en retirer quelques enseignements.

Fabrication de mémoire collective à partir du vécu en milieu coopératif

À l'origine, une coopérative française, créée dans les années 90, où la place du récit est fondamentale. Ses fondateur·trice·s se constituaient peu à peu leur patrimoine immatériel en écrivant, au sens propre, leur histoire au quotidien. Mais au fil du

temps, l'habitude se perd. L'expérience relatée ici commence après que ce soit éteinte cette pratique de mise en récit. Au bout de quelques années, dans cette coopérative, l'histoire semble se répéter autour de certains sujets précis, sans que l'on puisse se

référer aux vécus précédents, qui n'ont plus été écrits, et donc conservés. Un des éléments de diagnostic, face à ce problème, est que se sont perdues, au fil du temps, la formation à la vie coopérative et la formalisation des outils de récit d'éducation populaire

propres au secteur coopératif. Le remède sera de redonner plus de place à la culture coopérative. Pour tenter de renouer avec cette pratique, je prendrai alors en charge, au sein de la coopérative une fonction de « capitalisation ». Ce terme s'est imposé à nous malgré les ambiguïtés qu'il soulève dans notre environnement non acculturé à son usage. Le mot renvoie au fait que l'information a de la valeur et que l'immatériel est aussi important que le matériel. La capitalisation s'appuyait sur des pratiques préexistantes dans la coopérative, d'interviews, de recueil de réactions, de partage de ressentis et de

méthodologie d'écoute active et d'accompagnement, et n'était donc pas entièrement nouvelle.

Le travail de collecte, de partage et de socialisation se base sur une expérience itérative. Plusieurs outils et principes inspirent cette construction méthodologique. Pratique des récits de vie, autobiographie raisonnée, reportage interview, méthodes d'accompagnement d'individus et de collectifs en constituent les outils. Essais, erreurs et partis pris permettent aujourd'hui de proposer une vision explicite de cette démarche. Après l'avoir

développé à l'intérieur de la coopérative, j'ai poursuivi la construction de ce processus en dehors. Les retours d'expériences thématiques, les départs de salarié·e·s, les fins de mandat, les changements de fonction vont être mes premiers cas d'usages. Au fil de ces quelques années, la pratique a évolué, j'ai été amenée à composer un binôme avec un partenaire pour certains cadres de recueil, d'analyse et de socialisation. Ce dédoublement offre un garde-fou pour les risques de projections subjectives, mais également un apport d'une richesse indéniable dans la démarche.

Processus

Quel que soit le contexte dans lequel il se déroule, ce type d'exercice procède d'une forme de triangulation entre un commanditaire, le plus souvent une organisation collective, la personne qui interviewe et qui synthétise, et celle qui parle. Il est indispensable pour chaque démarche de capitalisation d'identifier précisément le commanditaire (qui dans l'organisation ? quelle instance ?) et les différents types de postures et de contrats noués autour de

cette forme de recueil entre les trois parties prenantes.

Dans l'expérience décrite ici, dans une première période au sein de l'organisation, la personne qui interviewe et synthétise était toujours la même, moi en l'occurrence. Quand l'expérimentation a continué en dehors de la structure, en élargissant le spectre des commanditaires, ma posture en a été bien évidemment transformée

Le processus doit s'adapter au contexte de la commande, les cas de figures d'intervention étant différents. Citons à titre d'exemple plusieurs contextes : départ à la retraite d'une personne, changement de fonction, départ subi ou choisi de l'organisation, transmission d'un mandat... De ces différents cas de figure naitra une démarche à tiroirs : un entretien unique, une analyse ou une synthèse puis une socialisation.

Le temps de la récolte

La formalisation entre les trois parties prenantes est essentielle et vient préciser les intentions du travail et par là même, la définition d'une trame de base pour l'entretien. Selon les cas de figure, la durée de l'entretien peut varier d'une demi-journée à deux jours, consécutifs ou non.

L'entretien est à la fois un rapport humain, une rencontre, une interaction et une récolte de données. Cet exercice prend naissance sur les fondements du récit de vie, qui va faire appel à la maïeutique. La personne raconte et se raconte. Certains souvenirs surgiront facilement. Pour d'autres, il faudra partir à leur recherche. Il sera nécessaire de recontextualiser le propos, au besoin par le biais de questions successives, en prenant appui sur une frise chronologique du parcours, en parallèle avec une frise des éléments de l'organisation ou sur une entrée thématique ouvrant différentes portes.

Relater les faits, décrire son positionnement et expliquer les raisons de ses agissements peut être intime. Chacun·e a son appréciation, son explication, sa subjectivité. Pour pouvoir entendre cette singularité, il faut laisser de côté tout préjugé. Être capable de se raconter à un autre n'est pas toujours évident. La démarche d'altérité est la même pour l'écouter·e et l'écouter·e.

«Ça m'a apporté de regarder dans le rétro, et je ne le fais pas souvent, ça me permet de ne pas regarder uniquement ce que j'ai fait mais comment je l'ai fait. C'est précieux.»
(Retour d'une dirigeante après un travail de capitalisation.)

Que se raconte-t-il dans cette démarche? À l'évidence, des faits marquants et des actions de la personne, de l'organisation. Mais la singularité de ce travail tient dans ce que le récit fait apparaître: les intentions, les cheminements intellectuels, les élaborations

et les visions du monde d'individus qui s'engagent dans sa transformation.

En accord avec la personne qui se raconte, les entretiens sont enregistrés et fidèlement retranscrits. Cette retranscription littérale servira de base à l'analyse et peut aussi faire l'objet d'une diffusion, selon les cas (et toujours en accord avec la personne interviewée).

Selon la nature de la demande, l'entretien et sa retranscription peuvent constituer la finalité même de la démarche. Celle-ci a vocation à la fois à laisser trace du parcours, et à faire office d'accompagnement de la personne au départ. Charge à l'organisation de se saisir ou non du contenu.

La matière collectée est utilisable en l'état si telle est la demande. Le travail peut aussi se poursuivre en passant par l'analyse des contenus exprimés.

Analyse: chronologie et noyaux de sens

Il est important de préciser dans quel contexte relationnel se déroule l'analyse. Les

thématiques suivantes sont examinées: rapport entre les protagonistes et subjectivité

qui en découle, nature du lien au commanditaire, confiance préalable dans la démarche.

Une fois ce cadre intégré, le travail d'analyse se divise en deux temps.

Le premier est la reconstitution de la trajectoire dans sa chronologie à partir des éléments fournis dans l'entretien.

Le second vise à repérer les noyaux de sens qui jalonnent l'entretien. Cette entrée est donc thématique. Dans certains cas, les noyaux peuvent être définis à l'avance, pour répondre à un besoin identifié

préalablement. Comment commencer l'analyse? Il s'agit de faire parler les faits, trouver les indices et les points de convergence dans le récit, d'en tirer les points saillants et les partis pris.

Le retour de l'interviewé·e sur son récit est complémentaire de cette entrée thématique : son étonnement sur son propre parcours, sur ce qui a été formulé viendra nourrir l'analyse. La construction analytique se prolonge alors

par la relation établie entre les parties prenantes. Des aller-retours permanents se construisent par l'échange et le regard de chacun·e pour cerner ce qui est de l'ordre de l'intime ou non, ce qu'il est accepté de relater ou pas. C'est le moment où la personne choisit ce qu'elle assume de partager, ou de garder pour elle, dans sa propre histoire. C'est le moment aussi où se conforte la confiance dans la relation.

Du temps individuel au partage collectif

De l'intimité de l'entretien au caractère public d'une restitution, le passage est délicat. Et pourtant, la restitution de l'essence du contenu, ce que nous nommons socialisation est la phase qui fait exister, qui ancre le témoignage. Par socialisation, on entend littéralement « *Transfert de la propriété privée au profit de la propriété collective.* »¹

Au démarrage existe le « Je ». Le principal parti pris méthodologique est ici : le Je est notre porte d'entrée, le

témoin de faits, de réalisations, d'hésitations. C'est lui

L'autobiographie raisonnée

L'autobiographie raisonnée est un exercice inventé par Henri Desroche au cours des années 1970.

Elle associe un entretien et un travail personnel d'écriture, l'un et l'autre centrés sur la mise en perspective sociologique et historique du parcours de la personne.

qui rend compte et qui fait advenir.

Il est question de temps. Prendre le temps de la rencontre, du récit, de l'analyse. Question de temps et d'introspection : dans le récit, le je se raconte, une démarche à l'opposé de l'argumentation.

En y réservant le temps nécessaire, l'exercice permet à l'individu de réaliser sa propre maïeutique. S'arrêter, revenir sur sa propre expérience facilite la mise en relief de

1 Définition du Centre National de Ressources textuelles et lexicales.

l'invisible, de ce qui peine à être dit parfois. Le récit de parcours est en ce sens un outil d'émancipation.

Le travail se poursuit au-delà de l'entretien. L'individu peut porter un regard a posteriori sur ses expériences, y repérer des constantes et mettre en valeur dans chacune des expériences ce qui la relie aux autres. Ce regard à posteriori nous renvoie implicitement aux fils rouges développés dans la pratique de l'autobiographie raisonnée. En l'amenant à expliciter son parcours, l'exercice peut conduire l'individu à une prise de conscience réflexive et critique.

« C'est à la relecture de ma retranscription que tout un tas de nouvelles portes de compréhension s'ouvrent. Les choses s'organisent, se mettent à distance. Ce que je regardais comme exercice pour alimenter le capital mémoire des organisations alimente maintenant le mien. »
(Retour d'expérience de capitalisation de parcours.)

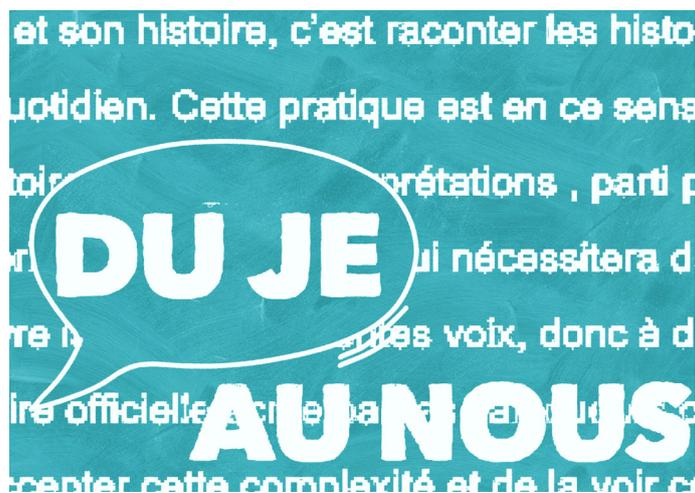
Les parcours individuels et collectifs sont bien évidemment faits de

moments complexes. Cette pratique, comme une forme d'accompagnement, peut représenter un soulagement pour celui ou celle qui a pu déposer sa parole. Incrire les événements sensibles dans une trajectoire plus large peut également contribuer à rétablir une mise à distance du parcours ou de certaines de ses étapes. Enfin, socialiser son vécu permet de sortir de l'isolement d'une situation, mais aussi de ramener une forme de reconnaissance institutionnelle, qui s'accompagne éventuellement d'une modification des rapports au sein de l'organisation.

L'histoire de l'organisation s'écrit dans les faits, mais aussi dans les paroles de ceux qui la façonnent. Ne pas faire l'impasse de l'individu dans le collectif, c'est aussi tenir compte

de ses particularités. Partir ainsi d'une subjectivité pour en extraire du commun, voilà un noble objectif. L'histoire individuelle est indissociable de ce qui fera le commun.

Comprendre une organisation et son histoire, c'est raconter les histoires des personnes qui y œuvrent au quotidien. Cette pratique est, en ce sens, un parti pris pour éviter qu'on réécrite l'histoire au gré des interprétations, parti pris d'y passer du temps non productif, parti pris d'une complexité qui nécessitera du temps pour l'appréhender. Pensée qui ouvre la porte à différentes voix, donc à de possibles contradictions, loin d'une histoire officielle écrite par les vainqueurs ou pour un *storytelling*. Cela suppose qu'on accepte cette complexité et qu'on la voie comme une richesse et non comme une faiblesse.



Dans le cadre spécifique de la relation au travail, l'exercice d'écoute et de capitalisation permet entre autres de comprendre ce que l'on réussit à faire au travail, individuellement et en collectif, de transmettre des éléments nécessaires

aux personnes confrontées à des situations similaires.

Le récit de soi relate aussi autre chose que le soi. Il charrie un contexte, un environnement, des références à l'actualité, à la société où à des systèmes de pensée. Ceci fera partie intégrante du partage.

Un des fondements des histoires coopératives repose sur l'émancipation continue des membres. Celle-ci passe pour chacun·e par la connaissance de son environnement, et la possibilité de le modifier. Connaître son environnement c'est aussi savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va.

«Pour continuer à construire, pour pouvoir avancer, il faut savoir d'où l'on vient et raconter, faire culture commune», nous confie un commanditaire.

Faire un message des expériences recueillies

Les personnes «recevant» un message issu d'une expérience autre que la leur sont confrontées à une mise en parallèle de leur propre expérience, une observation, parfois une prise de position, dans tous les cas une ouverture d'esprit.

«Ce qui nous a semblé intéressant c'est de garder trace de la manière dont la coopérative s'est construite avec notre dirigeante comme pierre angulaire. Il y a beaucoup d'oralité dans notre histoire et poser les choses pour ne pas qu'elles se perdent nous semblait important.» (Propos d'un commanditaire.)

Collectivement, le partage de ces récits participe à la construction collective des savoirs. Ce capital immatériel collecté et partagé n'est évidemment possible qu'en

prenant ses distances par rapport à ce qui détermine la valeur marchande des savoirs. «Le découpage en compétences amplifie le formalisme, dilue toute vision émotionnelle, toute perception globale de la condition humaine, et exclut les savoirs tournés vers la personne et le groupe, ou ceux qui pourraient élargir la conscience sociale.» (Denis Paget)

Comment la socialisation d'un recueil d'expérience peut-elle devenir un message pour l'organisation ou des personnes au sein de celle-ci, notamment lors des départs ?

Pour les structures, la lumière se pose sur le processus (le chemin élaboré), sur le pourquoi, sur ce qui fait sens, en facilitant l'appropriation de ce qui a été réalisé par les individus.

Pour le mouvement inter-coopératif, la confrontation de multiples capitalisations permet de partir des subjectivités, des spécificités de chaque structure pour en extraire les communs : dans les postures, les valeurs, les chantiers à déployer... Capitaliser devient alors un levier de recherche : les modalités d'entretien abordent des thématiques, testent des hypothèses de travail et offrent une analyse comparée.

Ce que nous observons et espérons par la mutualisation des récits est la compréhension de processus à travers des constats partagés. Nous entendons par cette compréhension, la création de lien entre rapport au vécu et phénomènes sociaux.

Miroir de la pratique

La capitalisation se base sur un principe de réflexivité. Plusieurs considérations et questions en découlent, notamment sur la posture et l'intention de la personne qui recueille et qui analyse. La réflexivité se retrouve à l'intersection entre les positionnements croisés de celui ou celle qui se raconte et celui ou celle qui écoute. Allers-retours de stimulations et de résonances ou de miroirs.

Quelle est la posture à adopter pour pouvoir recueillir ? Pour construire le lien et pour que les paroles se libèrent, se posent en premier lieu, au centre de la table, respect et

absence de jugement. Ces deux fondamentaux se déclinent tant à travers le type d'écoute que les modalités de questionnement et la souplesse dans le déroulé de l'intervention.

Le cœur du travail repose sur la relation : donner de soi à autrui et réciproquement. Le lien dont nous parlons ici est bien la reconnaissance de l'autre comme semblable. Ceci étant posé, il est évident que cette relation provoque pour la personne qui recueille des effets miroirs et une rencontre avec sa propre histoire et ses propres questionnements et projections.

De ce miroir découlent deux apprentissages. Le premier est le jeu d'équilibriste permanent entre la mise à distance et le rapprochement avec les propos du narrateur. Le second est la nécessité d'une forme d'hygiène personnelle de regard sur ses propres mécanismes psychologiques, de prise de recul par rapport aux situations vécues. En d'autres termes, cette hygiène se caractérise par un espace de mise en travail du travail, d'apprentissage, une forme d'intervision ou de supervision.

Apports et perspectives

La manière de s'impliquer dans la démarche aura une portée sur les futurs recueils de capitalisation et analyses par la création d'une forme de référentiel commun.

Le croisement des savoirs froids et des savoirs expérimentiels par les récits recueillis représente un terrain d'étude privilégié, tout comme l'autobiographie raisonnée ou la conférence gesticulée.

Le prochain pas d'une démarche de mutualisation serait la constitution d'une base de données sur laquelle des recherches et des interventions pourraient prendre appui et qui soit un accès à une matière source d'exploration et d'analyse pour les coopératives. Une indexation thématique pourrait s'opérer en ce sens : la gouvernance, les mandats, les réseaux, l'animation coopérative, le rapport au travail, la double qualité, le

dialogue social, les écueils de nos organisations, leurs points d'appui, etc.

Au-delà d'un travail de recherche, l'exercice de ces capitalisations, qu'il soit réalisé à l'occasion de départs, de changements de poste, ou en fonction de points de parcours particuliers, nous livre un élément clé sur la réussite du partage. Toucher du doigt le partage social (« le partage social des émotions », Bernard

Rimé), c'est mettre en exergue les éléments sources d'émotions. En d'autres termes, la manière de raconter importe autant que le message. Raconter par la transmission

d'images, d'émotions, nous amène invariablement à accepter plus facilement un récit. Une hypothèse pour la suite : l'hybridation avec une posture artistique de la

restitution facilite l'échange et le partage de données sensibles pour une appropriation et l'ouverture des imaginaires.

Ce qui compte et ce qui se conte

Le temps de s'arrêter, de se laisser conter, retranscrire, raconter, se raconter. Cette démarche est lente. Elle peut sembler aller à l'encontre de la réalité économique où prendre le temps de mettre entre parenthèses l'opérationnalité, l'urgence et l'hyperractivité apparaîtrait comme luxueux et quasiment subversif. S'offrir une temporalité

ralentie est pourtant la manière de révéler l'invisible ou l'indicible, mémoire collective, élément fondamental de la réussite de nos projets coopératifs pour transformer la société.

À l'ère de la connaissance disponible immédiatement, accéder à d'autres formes de savoirs est une question

importante. Le récit de soi est aussi force politique et émancipatrice car il ne se limite pas à poser ce que l'on pense déjà mais il permet d'exprimer ce que l'on ne pense pas encore. Un chemin pour la recomposition de nos utopies concrètes ?

Céline POCHON
Décembre 2021

Sources et ressources

Jean-François DRAPERI, *Parcourir sa vie : Se former à l'autobiographie raisonnée*, Éd. Repas, 2010

Vincent DE GAULEJAC et Michel LEGRAND, *Intervenir par le récit de vie : Entre histoire collective et histoire intellectuelle*, Éd. Erès, 2008

Hervé PRÉVOST, Marie-Claude BERNARD, Davide LAGO, *Histoires de vie et récits en formation : Pratiques sociales et démarches personnelles*, Éd. Chronique sociale, 2021.